

Jean-Marc Chauvel

## Où va la musique ?

*les « absences » d'un festival dit de « création musicale »*

Quand on revendique d'être un des plus importants festivals de création musicale de France, et peut-être au-delà, et que l'on est intégralement financé par une puissance publique, cela donne des devoirs et cela autorise également le citoyen, et en particulier le citoyen mélomane, à demander des comptes. Toute programmation est nécessairement, à un moment, l'expression de certains choix, et peut revendiquer sa subjectivité. Mais ces choix sont justiciables d'une analyse, et cette analyse ne peut être renvoyée à une simple subjectivité. La dernière édition du festival *Présences* nous fournit quelques repères tout à fait objectifs quant à l'évolution de certains comportements musicaux et il convient de bien en saisir la portée.

Le festival *Présences* débute traditionnellement par un concert d'ouverture qui se veut emblématique de la « couleur » donnée à l'ensemble de la programmation. Le choix fait cette année n'échappe pas à cette constante. Il nous proposait une séquence d'orchestre du compositeur Di Tucci, accumulant tous les clichés d'orchestration « efficaces » dans le genre « grande cavalcade », et deux pièces d'un jeune compositeur chinois vivant à New York, Tan Dun, dont un remontage avec vidéo d'une musique de film titulaire d'un oscar hollywoodien. La première nous était chaudement recommandée comme digne d'un « nouveau Dutilleux », les deux secondes, éprouvantes dans leur profonde naïveté, mélangeaient pèle-mêle, dans une totale confusion stylistique, le show américain, les éléments de la musique traditionnelle chinoise, la musique de film, l'expérimentation cagienne, la variété, la suspension conceptuelle sur une seule note... le tout dans une incapacité à construire un discours et à reconnaître les éléments de poésie qui auraient mérité d'être exploités plus avant.

L'agacement de l'auditoire se faisant à chaque nouveau numéro plus insistant, Tan Dun, qui était lui-même à la baguette, a lâché cette petite phrase à l'adresse des récalcitrants : « Don't be too serious, it's music ! » (« ne soyez pas trop sérieux, c'est de la musique ! »). On a vu d'autres scandales, et plus virulents, dans l'histoire de la musique, mais on n'aurait jamais imaginé une seule seconde Stravinsky, Schoenberg ou Varèse prononcer ces mots. Cela pourrait se passer de commentaire, mais au fond, puisqu'on en est à se faire reprocher de manquer d'humour, autant aller jusqu'au bout.

Cette phrase révèle à elle seule tout ce qui se profile derrière la mise en scène orchestrée par les organisateurs de ce festival. Leur projet est explicite : il s'agit de liquider la musique de création. Et de faire croire à un public à la recherche de fraîcheur et de nouveauté qu'aujourd'hui, la seule tendance intéressante en musique se réduit à un académisme de conservatoire, propre, épigonal, sans risque, et léger. La stratégie est claire : elle vise à encourager la

confusion esthétique tous azimuts pour discréditer la musique dite « savante ». D'abord, prendre en otage le public cultivé (convoquer l'ombre de Dutilleux pour défendre des œuvres sans consistance musicale ne peut être interprété que comme une preuve de mauvaise foi ou une démonstration d'incompétence). Ensuite faire main basse sur ce qui reste de la liquidation des possibilités de diffusion de la musique de recherche : n'oublions pas en effet que c'est pour se substituer à une émission publique *hebdomadaire* de trois concerts diffusés *en direct* sur *France Musique* (sans "s", à l'époque...) que *Présences* avait été créé, l'actuel festival ayant lieu une fois l'an et comptant à peine deux concerts diffusés en direct. Enfin, prendre au piège les compositeurs : « voyez par vous-même la musique qu'il convient de composer pour plaire au public » (sous-entendu : « à l'image que les programmeurs se font du public », c'est-à-dire... aux programmeurs eux-mêmes !).

Sur ce dernier point, la petite phrase de Tan Dun en dit long. Elle nous montre jusqu'où un artiste peut rabaisser sa propre conception de son art pour satisfaire à l'immédiat prestige de la carrière. Car on ne peut pas empêcher un festival comme *Présences* d'être par essence un point de référence pour les musiciens, à la fois en termes de reconnaissance professionnelle et de qualité esthétique (mais, comme on pouvait l'entendre à la fin du concert dans la bouche d'un compositeur : « C'est quoi l'esthétique ? »). D'ailleurs, pour les organisateurs du festival, ce qui est important chez un compositeur, c'est qu'il soit interprète. C'est sans doute pour ça qu'on tolère encore à l'*itinéraire* de jouer du Lévinas... peut-être plus pour très longtemps, car le néo-Fauré est certainement aux oreilles du directeur artistique un style beaucoup plus excitant ! D'ailleurs là encore le constat est simple : la quasi-totalité des possibilités d'écrire pour orchestre ont été données à l'éternelle école néo-tonale que la France traîne comme un poids mort depuis près d'un siècle. C'est très facile de former un académisme : il suffit, au lieu de favoriser la curiosité et l'innovation, de valoriser institutionnellement la facilité, pour ne pas dire la médiocrité. Combien de talents seront gâchés par des prises de position d'un autre âge ? Et Dutilleux ne peut pas servir d'alibi à ces devoirs d'orchestre qui se ressemblent tous, vides de tout contenu musical véritable, à agiter désespérément leur sempiternelle alternance entre gros tutti cuivré et tambouriné et joli solo langoureux *molto vibrato pseudo enjoué* ! Quelle pauvre image de la musique doivent avoir ces étudiants ou ces jeunes professeurs que nous avons entendus à *Présences* et qui font leur fer de lance des catégories les plus simplistes de la mélodie, de l'harmonie, et du rythme pulsé ! Ont-ils seulement conscience que ce qui est précieux chez les classiques, c'est leur spiritualité et leur audace ? Ce n'est pas un hasard si leur modèle de référence se situe dans le champ de la musique à programme post-romantique, à une époque où le *solī deo gloria* a été depuis longtemps remplacé par *solī gloria mea*.

À côté de cela, trois ou quatre concerts, comme ceux que proposaient les *percussions de Strasbourg*, et qui permettaient de compacter un maximum de

noms en un minimum d'espace, avec, heureusement, quelques réussites, et quelques découvertes... minimisées par les organisateurs eux-mêmes. Mais surtout, surtout, remarquons le silence absolu d'une quelconque œuvre importante du riche répertoire de la fin du vingtième siècle. On ne sait jamais, des fois que le public apprécie !...

Les responsables de *Présences* avaient choisi une affiche sirupeuse et clinquante. Ils nous ont servi le bariolage assorti. Comment des personnes qui démontrent une telle aversion pour la musique de leur temps peuvent-elles se retrouver à la tête d'un des plus importants festivals de création ? Une époque, une société, a souvent l'art qu'elle mérite. « Ne soyons pas trop sérieux, n'est-ce pas, ce n'est que de la musique » ! Et au fond, la musique est-elle de l'art ? N'est-elle pas plutôt un plaisant divertissement sans conséquence ? Quand un compositeur tient ce discours, comment s'étonner que nos élites culturelles et politiques raisonnent aussi de la sorte ?

On attend plus d'une puissance publique qu'un simple parti pris factieux, irrespectueux du public, des auteurs et des œuvres, un parti pris aux allures de règlement de comptes personnels larvé. S'il fallait parler de l'influence de la musique tonale aujourd'hui, c'était en donnant à une telle programmation la profondeur d'une réflexion : faire clairement l'historique de ces tendances, guider les auditeurs dans la singularité des démarches, leur fournir un appareil critique. Il aurait fallu construire une programmation intelligente, l'accompagner d'un livret bien documenté (celui qui était remis à l'entrée ne comportait même pas le minimum d'information qu'on est en droit d'attendre d'un tel document (date de naissance des compositeurs, notices sur les œuvres...!)), faire écho au festival sur les ondes de la radio par de véritables documentaires, entretiens, commentaires critiques... Rien de tout cela ou à peine.

Ceux qui ont pour mission, comme éducateurs, d'élever les consciences esthétiques, sont en droit d'attendre de Radio France un support cohérent dans leur démarche qui est difficile, exigeante, mais aussi terriblement nécessaire dans la déliquescence des valeurs qui caractérise le monde actuel. La présence des lycéens au seul concert d'ouverture est à ce titre un non-sens pédagogique absolu.

Revenons pour conclure au titre de cet article : où va la musique ? Rassurons-nous : certainement pas là où ceux qui ont signé la programmation du cru 2002 de *Présences* veulent la faire aller. Quelle que soit l'ampleur du sabotage qu'ils ont voulu opérer, la musique aura toujours assez de ressources pour surprendre. Se débarrasser de la critique des intellectuels (« too serious », n'est-ce pas ?) est le premier travail des totalitarismes. Ha ! que tout serait plus simple si on pouvait se débarrasser carrément de la pensée !

Mais ils sont nombreux ceux qui se reconnaîtront dans ces mises au point devenues urgentes : non, l'humour n'est pas la naïveté ; non, le public n'est pas crétin ; non, la création n'est pas le plagiat ; non, la musique n'est pas vide de sens...

Et maintenant, quel festival *Présences* va-t-on nous proposer l'an prochain ?